

Michel Chaillou

Le crime du beau temps



Gallimard
Extrait de la publication

haute enfance



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Jonathamour, *roman*, 1968.

Collège Vaserman, *roman*, 1970.

Le sentiment géographique, *récit*, 1976 (« L'Imaginaire », n° 216).

Domestique chez Montaigne, *roman*, 1983.

La rue du Capitaine Olchanski, *roman*, 1991 (« L'un et l'autre »).

Gallimard Jeunesse

La vindicte du sourd, *roman*, 1990 (« Folio Junior Édition spéciale », n° 560
et « Folio Junior », n° 263). *Illustrations de Gilbert Maurel*.

Aux Éditions Hatier

Petit guide pédestre de la littérature française au XVII^e siècle,
en collaboration avec Michèle Chaillou, 1990

(réédité aux Éditions Fayard sous le titre *La fleur des rues*, 2000).

Aux Éditions du Seuil

La croyance des voleurs, 1989. Prix des Libraires 1989.

La petite vertu (*Huit années de prose courante sous la Régence*), *récit anthologie*, 1990
(précédemment édité aux Éditions Balland, 1980).

L'Hexameron,

*en collaboration avec Michel Deguy, Florence Delay, Natacha Michel,
Denis Roche, Jacques Roubaud*, 1990 (« Fiction & Cie »).

Mémoires de Melle, *roman*, 1993 (« Fiction & Cie », « Points » n° P134).

La vie privée du désert, *roman*, 1995 (« Fiction & Cie », « Points » n° P407).

Le ciel touche à peine terre, *roman*, 1997 (« Fiction & Cie »).

Indigne Indigo, *roman*, 2000 (« Fiction & Cie »,
réédité aux Éditions Fayard, 2007).

1945, *récit*, 2004 (« Fiction & Cie »).

Seuil Jeunesse

Les habits du fantôme, 1999, *photographies de François Delebecque*.

Aux Éditions Ramsay

Le rêve de Saxe, *récit*, 1986 (repris en « Folio », n° 1947, 1988).

Suite des œuvres de Michel Chaillou en fin de volume



haute enfance

Collection dirigée
par Colline Faure-Poirée

Michel Chaillou
**Le crime
du beau temps**

nrf

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2010.*

À Jean-Yves Paumier

Rien de plus soupçonnable qu'un ciel sans nuages.

Préalables

C'est à la photo d'un magazine « people » entrevue dans la salle d'attente d'un dentiste que je dois l'infortune des pages qui vont suivre. Sans ce piètre cliché, ô combien fugitif, jamais cette intrigante histoire ne me serait revenue dans les yeux. Mais maintenant qu'elle s'y trouve, comment procéder pour l'en ôter, pour que ma vue récupère la tranquillité de sa ligne d'horizon ?

C'était en effet hier, autrefois, jadis, naguère, un tas d'heures perdues, une flopée de secondes, de minutes qui étranglent la voix quand on y resonge. C'était exactement il y a vingt ans, je ne portais pas de lunettes alors, et mes cheveux encore s'ébouriffaient. S'ils ne s'ébouriffent plus, cela ne signifie nullement d'ailleurs que je sois vieille, quoique je fasse, à quoi bon vous le cacher, commerce de vieilleries. Mais ressemble-t-on nécessairement à ce qu'on rassemble ? bien que ces troublants événements que je me propose de vous rapporter et auxquels je fus dans mon enfance si intimement mêlée

aient pris de la patine, cette couleur spirituelle que le temps inflige aux choses ?

Or ne suis-je pas, de par mes fonctions d'antiquaire, plus à même que bien d'autres de pouvoir démêler le vrai du faux, l'original de sa copie, et Dieu sait que des copies, il m'en faudra noircir un nombre assez conséquent pour parvenir à relater dans tous ses infimes détours une si énigmatique affaire devenue, depuis l'époque où j'en fus à mon corps défendant le hasardeux témoin, une véritable antiquaillerie, réclamant pour être convenablement décryptée, appréciée à sa juste mesure un œil averti ?

Or, en lieu et place de l'homme d'expérience qu'on était en droit d'attendre, et à qui la réalité (cette folle) n'aurait pu aussi aisément en conter, voilà que la police du chef-lieu trouva alors moyen de nous expédier, là où un commissaire au tact de commissaire-priseur eût été grandement nécessaire, un jeune inspecteur à la mine étonnée qui se prit les pieds dans la première difficulté.

Quel était déjà le nom de cet embrouilleur de mots ? Je n'ai retenu que son prénom, un tantinet désuet (ce qui n'était pas pour me déplaire), Max-André je crois, et ses yeux d'un bleu-vert un peu sali qu'il avait dû emprunter à la dernière marée qui battait les flancs de cette fatale presque-île. Ce que je sais encore à son sujet, c'est qu'il se montrait incapable d'une attention soutenue, vous interrogeant, tout en battant des paupières vers d'autres possibles interlocuteurs. Beau garçon ma foi ! Un nez planté droit, et blond comme la mort ! Vous comprendrez pourquoi tout à l'heure !

Mais ne l'accusons pas trop ! Car comment maintenir son propos à la hauteur des faits, quand l'étrangeté de ceux-ci requiert une vigilance extrême ? Ferais-je mieux que lui avec ce penchant (que beaucoup d'entre vous trouveront sans nul doute excessif) pour les parenthèses, cet art que j'aurais selon mes détracteurs, et je n'en manque pas, de toujours chercher midi à quatorze heures et sur quelle horloge encore ? Cette propension inhérente à mon être, jurent encore les mêmes, de privilégier l'accessoire, le futile, l'évanescent au détriment du plus élémentaire bon sens ?

Mais assez sur ma personne, que je reste plutôt pour vous cette main obscure qui chemine, vous précède de quelques phrases, qu'elle soit ridée ou pas importe peu à la conduite du récit. Car je tiens à garder un zeste d'anonymat, non que je redoute une quelconque vindicte de la part de comparses encore vivants, mais sort-on sous l'averse sans son ciré, se réfugie-t-on sous un arbre en cas de foudre ?

Mettez pour l'instant cela sur le compte de la pudeur, des bizarreries d'un caractère que certains de mes proches considèrent comme difficile, l'essentiel étant que vous me prêtiez l'oreille, m'écoutez vraiment, même si parfois, pour des raisons que vous apprendrez hélas bien trop vite à connaître, il m'arrivera par crainte du voisinage de parler trop bas, voire de chuchoter.

Tant d'années depuis cet improbable mystère ! Et d'abord la victime en ses habits de dimanche en fut-elle vraiment une ? Car l'enquête menée à mots couverts

(qu'il s'agissait de décoiffer) loin d'occuper les grosses manchettes des journaux locaux resta si évasive, comme distraite de son objet. On s'en étonnait déjà aux Embruns, l'hôtel de passage où un désœuvrement de fin d'hiver (il en subsistait quelques flambées) m'avait jetée avec quelques proches (un vague oncle, une tante à peine suffisante) au bord de la mer inclémente, par là sujette à des colères irrépressibles. Impossible d'oublier l'architecture démontée de ses vagues contre la jetée de ce petit port breton hanté par la pêche au large et la quête éperdue de gros poissons.

Voici donc point par point et ligne après ligne, sans en omettre une virgule (bien que la ponctuation d'aujourd'hui ne soit plus celle d'hier et on a vu des innocents expédiés en prison pour moins que ça), tous les détails de cette ténébreuse affaire, à ce jour pas encore résolue de manière à mon sens satisfaisante. Peut-être que vos lumières s'ajoutant aux miennes nous permettront d'approcher au mieux la vérité, si inattendue soit-elle ! Aussi, tempérant mes audaces (on me reproche assez dans mon parentage mes outrecuidances de style), ai-je décidé de me lancer dans une relation que j'espère sobre et dépourvue d'artifices. À vous de juger, de vous faire une louable opinion. Voici donc vous dis-je, une à une et comme encore saisies par le vif ou la mort de la chose, les pièces uniques du dossier.

J'ouvre mes volets

Autant qu'il m'en souvienne, ce fut un matin tôt. Le soleil ce dimanche-là particulièrement de bonne humeur avait fait fondre la nuit avant l'heure, il en restait juste quelques soupçons sous le lit et dans mes yeux qui peinaient à s'agrandir. Je m'étais levée en tâtonnant. Étais-je vraiment debout ailleurs que dans mon rêve ? Est-ce lui ou moi qui s'apprêtait à repousser mes persiennes ? J'entendais...

Malgré les années, je m'imagine encore entendre se perpétuer dans la caverne de mes oreilles la femme d'à côté, une créature assez remuante d'allure qui arriva si vite la veille au soir à l'hôtel dans sa robe bariolée, suivie d'un nombre incompréhensible de valises que déposait une à une devant la réception le chauffeur de taxi. L'homme pourtant plutôt robuste s'en tenait les reins, à moins que ce fût le ciel de plomb qu'alors tous nous supportions mal qui lui ait voûté à ce point les épaules ? Il y avait eu toute la sainte journée une guerre des nuages assortie d'une ferrallerie d'éclairs. Je sais bien qu'en

février on s'approche de mars, mois guerrier par excellence, mais quand même !

Or aujourd'hui (un aujourd'hui ne l'oubliez pas devenu depuis cette aventure quasi un objet de collection), or aujourd'hui, disais-je, un brusque printemps se découvrait à mes neuf dix ans. Du pressentiment de neige qui nous menaçait hier de sa torpeur blanche, plus aucun soupçon, que le bleu immense de ce ciel inénarrable.

Je m'en épanouissais à la fenêtre de ma chambrette, n'en croyant pas mes yeux ! Était-ce l'effet du dimanche ?

Des fidèles à l'instant sortis de la messe et propres sur eux, en eux (et même vêtus sans l'ombre d'un péché, sauf à considérer comme tel cette coquetterie hebdomadaire qui les avait fait se parer de leurs plus beaux atours !) encombraient les quais par petits groupes se saluant, se congratulant. Tout paraissait factice, presque théâtral, du « pas vrai » rôdait dans l'air, comme j'aimais à dire alors dans mon jargon de petite fille. Une nuée de jeunes voiliers à l'ancre (sans doute des neuf dix ans comme moi) cliquetaient d'impatience leur envie folle d'aller voguer de vague en vague.

Je m'étais accoudée au balcon humant les prémices de ce jour bienveillant, songeant à je ne sais plus quoi. Avec les années, comment pourrais-je me le rappeler ?

Je suis d'ailleurs souvent « je ne sais plus quoi » au réveil. C'est la douche, eau chaude, eau froide, et ce voyou de savon glissant sans cesse de mes mains qui me font redevenir quelqu'un. Alors je peux mettre à nou-

veau un nom sur cette chose informe qui émergea des draps, un nom et aussi un prénom que pour l'instant je préfère taire, imaginez qu'on m'identifie. Je vous montre déjà assez mes papiers, à quoi bon courir un risque supplémentaire ? Pour vous je serai donc par exemple, je ne sais pas moi, une Clémence (il y en avait une aux Embruns), une gamine un peu de ma sorte alors tout en jambes et qui adore bayer aux corneilles.

Marie, ma jeune mère, en avait le cœur qui croassait, s'agaçant de cette éternelle tête en l'air comme elle disait, de mes mots jamais à leur place, déclarant à mon père, tout aussi jeune et qui n'en avait cure, que je parlais comme personne ne parle avec des phrases tombées de la lune et qu'elle s'en inquiétait !

« Pour elle il y a toujours des gens dans le jardin », s'exclama-t-elle et elle tirait les rideaux pour bien lui montrer qu'en dehors des fleurs dont il aurait pu d'ailleurs de temps à autre lui composer un bouquet et du vent à l'autorité fougueuse, il n'y avait strictement personne !

Jean riait. Cinquante ans à eux deux et moi à l'époque qui me hausse sur la pointe des pieds pour essayer de les comprendre. Pour comprendre les adultes, il faut toujours se grandir, se mettre à leur niveau.

Je m'en attendris encore, alors qu'ils se tiennent désormais hélas par la main dans l'au-delà, suite à un virage manqué de leur anachronique torpédo sur une route en lacet d'Auvergne, l'année de mes vingt ans. Elle, la première partie, lui quelques heures plus tard, comme si, se moquant de me laisser seule, ils s'étaient donné le mot.

Ne l'ai-je pas toujours été, seule ? Qu'ils soient là, pas là, me souriant, s'énervant, je mesurais ma solitude, d'abord trou de souris s'élargissant avec les années. Je les aimais, ils m'aimaient, parlaient tard le soir dans leur lit à mon propos. Mais de nous trois, c'était moi la plus vieille. J'étais née plus âgée qu'eux.

Je m'en souvenais non sans chagrin et aussi de ce dimanche de mon enfance que j'ai commencé de vous évoquer dans cette presque île bretonne, accompagnant du regard depuis ma fenêtre du troisième étage cette nuée de fidèles sortis de l'église, elle s'amarre un peu plus haut sur la colline, du côté du cimetière, juste après la boulangerie et son chemin de pains divers que chacun rapporte chez soi serrés contre son cœur.

Mais que pouvaient donc penser mes neuf dix ans de tous ces gens ? Sans doute, me serais-je dit maintenant, des gars et des filles du pays, de celles et de ceux adonnés aux travaux agricoles qui ne peuvent se passer de fréquenter la mer, cette autre messe. Qu'ils aient au moins une fois par semaine la possibilité de la voir leur lécher les pieds, eux qui, affairés dans leurs fermes au creux de la lande, n'ont que son intonation lointaine dans leurs oreilles, sa façon si particulière de brasser l'absolu ! À se frotter à elle en effet que n'apprend-on pas du large et de ses infâmes dessous ? Et le large, qu'est-ce ? Sinon l'abandon de tout rivage, de toute signification. Que le ciel au-dessus et la mer au-dessous et vous, vous inventant un sillage.

Ainsi aurais-je aujourd'hui philosophé à la place de

Clémence qui agite sa tête ensommeillée à la fenêtre des Embruns, mais elle, qui en était alors à ajouter des marches aux escaliers pour monter elle ne savait où, à se retourner sur les portes pour les entendre grincer leurs plaintes, ou à s'amuser du sifflet des robinets qu'on force, ne devait à cette heure matutinale songer qu'à son avenir immédiat et croustillant : petit déjeuner, croissant au beurre, thé chaud, jus d'orange.

Ma main au feu qu'elle tient déjà à la main aussi sa robe à enfiler, un cadeau tout jaune de sa tante, enfin de sa tante, disons de l'épouse de son oncle, enfin son oncle, en réalité un couple d'intimes de ses père et mère, Richard et Gertrude (que j'appelle Ger) à qui l'on m'avait confiée pour des vacances inexorables d'une semaine face à l'Atlantique !

Ger, qui fut belle, a présentement (enfin à l'époque dont je parle) des yeux exorbités et un châle dont elle couvre tous ses frissons, lui, en revanche, les a fort troublants, les yeux, enfoncés dans leurs orbites, on les perdrait presque comme autant de points d'énigme. Il raffole de ce coin où il vécut durant sa prime enfance, avouant d'ailleurs que dès qu'il pose le pied sur cette presqu'île, après le fort militaire à moitié enterré qui la débute et nous surveille, il la voit cette enfance qui accourt au-devant de lui en tendant ses petits bras.

Il a son parler mon prétendu oncle dont il nous inonde. Entre parenthèses, tante Ger trouve d'ailleurs (maintenant qu'elle y songe) que, sans avoir, j'aurais quand même, moi Clémence... Cela tient sans doute à

ma personne virevoltante et soudain toute posée, bavarde et puis pleine de silences et pour elle le silence, même chez une petite fille, c'est comme un puits où l'on descend un seau sans jamais remonter d'eau.

« Tu es aux margelles », elle conclut sans conclure.
« Quant à mon cher époux... »

Elle s'esclaffe, de ce rire énorme qu'elle a qui est comme une folie passagère de son visage. D'un peu j'entendrais encore sa voix rauque (qui ne me touche plus que l'âme).

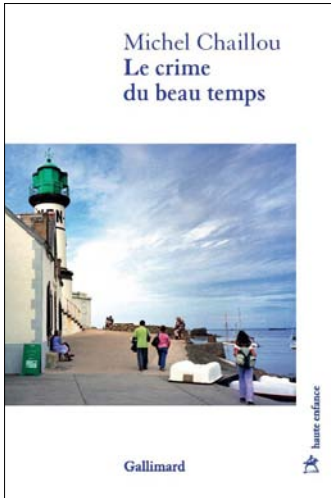
« Quant à mon cher époux, répète-t-elle, on l'écoute et on ne l'écoute pas ! Quelle personne sensée pourrait en effet une minute ajouter foi à de telles "brouillardises" ! »

Ordinairement aux Embruns, c'est dans le bar avec son comptoir vernissé et le blond barman tout aussi vernissé qui lève d'étonnement les yeux au ciel des boissons qu'il sert, dans le hall vitré à gauche en entrant, que l'oncle Richard nous offre ses plus beaux discours, apure le compte rendu de ses heures, toujours débordantes d'anecdotes en tout genre.

Et pourtant ce matin-là, chose étrange, il me semble bien dans mon souvenir qu'il resta muet comme la carpe qu'il n'a pas pêchée. Pourtant, avec son air fureteur et ses mains potelées promptes à déballer n'importe quoi, il sait tout avant tout le monde ! Ah j'oubliais de vous préciser, prise par le charme de leurs personnes, qu'à sa fenêtre pendant que je vous parlais d'eux la soi-disant Clémence que j'étais alors fut soudain témoin...

Sidérée, elle en avait omis le torchon d'eau sur son

Gérard de Cortanze, *Spaghetti!*, 2005.
Alain Foix, *Ta mémoire, petit monde*, 2005.
Stella Baruk, *Naître en français*, 2006.
Gérard de Cortanze, *Miss Monde*, 2007.
Annie Cohen, *Géographie des origines*, 2007.
Catherine Shan, *Sa vie africaine*, 2007.
Anne Sibran, *Je suis la bête*, 2007.
Liliane Wouters, *Paysage flamand avec nonnes*, 2007.
Régine Detambel, *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*, 2008.
Jérôme Astier, *Je parlerai de toi à mon ami d'enfance*, 2008.
Jean Giono, *J'ai ce que j'ai donné*, 2008.
Gérard de Cortanze, *Gitane sans filtre*, 2008.
Patrice Gauthier, *L'Enfant-Crime*, 2009.
Bachir Kerroumi, *Le voile rouge*, 2009.



Le crime du beau temps Michel Chaillou

Cette édition électronique du livre *Le crime du beau temps*
de *Michel Chaillou*
a été réalisée le 22/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en février 2010 (ISBN : 9782070120673)
Code Sodis : N31553 - ISBN : 9782072307164
Numéro d'édition : 157971